PQ
1981
D67V5

LF
D8513vi

LE VINDICATIF,

DRAME

EN CINQ ACTES,

Et en vers libres;

Repréſenté, pour la premiere fois, par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 2 Juillet 1774.

[Dudoyer de Gastels, Gérard]

La mere en preſcrira la lecture à ſa fille...

MÉTROMANIE.

Prix, 30 ſols.

448745
1-7-46

A PARIS,

Chez DELALAIN, rue & à côté de la Comédie Françoiſe.

M. DCC. LXXIV.

PQ
1981
D67V5

PRÉFACE.

J'AI voulu inſpirer l'horreur de la vengeance ; j'ai voulu prouver que les affections les plus douces, les liens les plus tendres, les ſentiments les plus chers à l'humanité, ne pouvoient rien ſur une paſſion qui prend ſa ſource dans un amour-propre immodéré & inflexible. Quel exemple plus frappant de cette vérité qu'un frere qui trame avec noirceur & diſſimulation le malheur de ſon frere, & qui ſe voit enfin démaſqué, couvert d'opprobre, déchu d'un grand nom, & forcé d'errer ſur la terre, ſans parents, ſans amis & ſans aſyle ! Qui ne frémira lorſqu'il appercevra dans ſoi-même le germe du reſſentiment ! & qui ne s'empreſſera de l'étouffer dès ſa naiſſance, dans l'appréhenſion des excès terribles où il peut le conduire ! Voilà quel étoit mon but. Le Lecteur ſe plaindra peut-être de ne pas trouver ce but rempli. *Le Vindicatif*, dont la Piece porte le titre, ne lui paroîtra qu'un perſonnage ſubordonné ; cela eſt vrai. Son caractere ayant révolté le Public à la premiere repréſentation, j'ai été forcé de l'adoucir, de le mutiler, de ſubſtituer l'adreſſe à la force, de le montrer moins aux yeux du Spectateur, & de le faire agir le plus ſouvent derriere la ſcene. Je m'étois livré à la ſuite des idées que ce caractere m'avoit préſentées. Peut-être avois-je ſuivi l'ordre naturel, mais j'avois manqué l'ordre théâtral ; & ce ſont deux fils qui doivent toujours être enlacés l'un dans l'autre. Je périſſois victime de l'indignation que *le Vindicatif* excitoit. La partie intéreſſante de mon Ouvrage m'a ſervi de planche dans le naufrage. J'ai eu le bonheur d'attendrir & de faire répandre des larmes. Le Public, aux repréſentations ſuivantes, a accueilli mon Ouvrage avec indulgence. J'en reſſens tout le prix ; & je ne peux mieux reconnoître ſes bontés, qu'en tâchant de les mériter, & en lui pré-

ſentant des productions plus dignes de ſon eſtime.

Peut-être me pardonnera-t-on de faire ici quelques queſtions aux Détracteurs du *Drame*. Eſt-ce au mot que vous en voulez, pourroit-on leur demander, ou bien à la choſe ? eſt-ce le mot qui vous déplaît ? Mais puiſque *la Tragédie*, dans l'acception actuelle, eſt un Poëme héroïque, puiſque l'uſage a reſtreint le mot *Comédie* à ſignifier un Poëme gai & plaiſant, pourquoi ne pas admettre un terme néceſſaire pour déſigner le genre intermédiaire ? Eſt-ce le genre que vous voulez proſcrire ? Mais de bonne foi, avez-vous fait vœu de ne verſer des larmes & de ne frémir que ſur les malheurs des Rois & ſur les bouleverſements des États ? la dignité de votre ame eſt-elle compromiſe lorſque vous vous ſentez ému par les douleurs d'un pere, d'un fils, d'un amant, d'une épouſe ? n'êtes-vous qu'un être politique ? & n'êtes-vous pas bien plutôt un être moral, ſenſible, & appartenant malgré vous-même à la Nature ? Croyez-vous que *la Gouvernante* & *l'Ecole des Meres* n'honorent pas l'eſprit humain ? penſez-vous que les Auteurs de *Cinna* & du *Miſantrope* n'euſſent pas accueilli & admiré ce génie aimable, qui peignit la Vertu des couleurs les plus ſéduiſantes, dont les vers enchanteurs s'inſinuerent dans toutes les ames, & qui ſe frayant une route nouvelle, parvint au même but que *la Tragédie* & *la Comédie*, quoique par des moyens différents ? En effet, malgré toutes les diſputes, la Poéſie, ainſi que les Lettres, ne peut avoir d'autre but que de ramener les hommes à la vérité & à l'amour de leurs devoirs. L'agrément eſt néceſſaire, ſans doute, mais il doit cacher l'inſtruction. Ainſi *le mauvais genre* eſt celui d'où il ne réſulte rien ; *le genre monſtrueux*, celui qui déprave les mœurs ; & *le bon genre*, le vrai genre, eſt celui qui, peignant l'homme à l'homme même, le force de rougir de ſes travers & de s'en corriger. Que ce ſoit une *Tragédie*, une *Comédie*,

un *Drame*, un *Poëme ſans nom*, peu importe. L'homme eſt par ſa nature enclin à la *malignité*; mais il eſt en même temps ſuſceptible de *compaſſion*. Il ſuffit de ſe regarder un inſtant ſoi-même pour être convaincu de cette vérité. C'eſt en mettant à profit ces penchants naturels, c'eſt en excitant *le rire* ou *l'intérêt*, que le Poëte parvient à nous rendre plus utiles & plus agréables aux autres & à nous-mêmes. Choiſiſſons celui des deux reſſorts que nous ſavons le mieux manier; mais quel que ſoit notre choix, ne perdons pas de vue notre but, & regardons celui qui a le bonheur d'y atteindre comme le bienfaiteur de l'humanité.

Je finis en tranſcrivant un paſſage de *Corneille*. Créateur de la *Tragédie* & même de la *Comédie*, puiſque *le Menteur* a précédé les Comédies de *Moliere*, ce grand homme a connu le genre intermédiaire & l'a juſtifié d'avance.

» Je dirai plus, Monſieur, la Tragédie doit ex-
» citer de la pitié & de la crainte.... Or s'il eſt vrai
» que ce dernier ſentiment ne s'excite en nous, par
» ſa repréſentation, que quand nous voyons ſouf-
» frir nos ſemblables, & que leurs infortunes nous
» en font appréhender de pareilles, n'eſt-il pas vrai
» auſſi *qu'il y pourroit être excité plus fortement par*
» *la vue des malheurs arrivés aux perſonnes de notre*
» *condition, à qui nous reſſemblons tout-à-fait, que*
» *par l'image de ceux qui font trébucher de leurs*
» *trônes les plus grands Monarques, avec qui nous*
» *n'avons aucun rapport, qu'en tant que nous ſommes*
» *ſuſceptibles des paſſions qui les ont jettés dans ce*
» *précipice, ce qui ne ſe rencontre pas toujours «.*
(*Epitre à M. de Zulichem, ſervant de Préface à* Dom Sanche d'Arragon).

ACTEURS.

MISS VORTHY, Femme de *Sir-James*, cachée sous le nom de *Miſtriſs Fleins*. *Mlle Doligny.*

MILORD SAINT-ALBANS, Chef de Juſtice, Pere de *Sir S. Albans* & de *Sir James*. *M. Brizard.*

SIR-SAINT-ALBANS, Fils aîné de *Milord S. Albans*. *M. Préville.*

SIR-JAMES, ſecond Fils de *Milord S. Albans*, caché ſous le nom de *Monſieur Fleins*. *M. Molé.*

MILORD DÉLY. *M. Monvel.*

UN SERGENT, ou *Baillif privilégié*. *M. Dalainval.*

VILSON, Valet-de-Chambre de *Milord S. Albans*. *M. Dauberval.*

DEUX TÉMOINS.

Une Troupe d'*Archers* qui accompagnent *les Témoins*.

La Scene eſt à Londres, & ſe paſſe, durant les quatre premiers Actes, dans une Chambre de Miſtriſs Fleins, *& durant le cinquieme dans la Salle d'Audience de* Milord S. Albans.

LE VINDICATIF, DRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une chambre modeſtement meublée, des pinceaux : des deſſeins ; des boîtes ſont ſur une table. On voit dans la chambre une commode, une armoire, &c.

SCENE PREMIERE.

MONSIEUR ET MADAME FLEINS.

MISTRISS FLEINS.

VAS, ne crains rien ; mon cœur eſt à toi ſans retour.

FLEINS.

Ah ! ſi tu connoiſſois l'excès de mon amour !

MISTRISS.

Tu m'aimes, je le ſais, & je ſuis trop heureuſe.
Mais je voudrois pour toi, pour ton bonheur,
Que tu puſſes te vaincre, & dompter ton humeur.
Ton ame eſt droite & généreuſe ;

Il n'eſt point de vertu dont tu ne ſois rempli.
Ceſſes d'être jaloux ; tu ſeras accompli.

FLEINS.

Ah ! n'appréhende plus ; mon reſpect fera taire
Ce mouvement involontaire
Qui ſubjugue les ſens, & prévient la raiſon,
Qui fait naître la crainte, & le triſte ſoupçon.
Je n'ai point d'un jaloux le ſombre caractere ;
Je crains tout ce qui peut approcher de ton cœur :
Mais ſur le reſte, au moins, je ſuis ſans défiance,
Et je vois près de toi, ſans trouble & ſans terreur,
Saint-Albans & Dély.

MISTRISS, *ſouriant.*

Beau ſujet d'eſpérance !
Tu ne crains point Dély ?... Comment le craindrois-tu ?
Modeſte, honnête, ami de la vertu,
Il ne connoît encor ni la Cour, ni la Ville ;
Il n'a pas eu le temps d'en prendre les travers :
Peu fait pour un monde pervers,
Il ouvre à la ſageſſe un cœur ſimple & docile,
Qui doit, auprès de nous, lui ſervir de garant.
A Mylord Saint-Albans confié par ſon pere,
Il n'a d'autre conſeil, d'autre ami que ton frere.

FLEINS.

Mais enfin il ignore, & ton nom & ton rang ;
Il te voit comme une ouvriere,
Vigilante, attentive, aimant bien ſon mari.
Un tel objet peut plaire aux regards de Dély.

MISTRISS, *un peu ſérieuſement.*

Ne prétendrez-vous point auſſi que votre frere !....

FLEINS.

Mon frere !.... Je ſuis loin d'en devenir jaloux ;
Apprenez cependant qu'il fut épris de vous ;
Apprenez.....

MISTRISS.

Amoureux, Saint-Albans ! lui !....

FLEINS.

Lui-même.
Je n'ai point confié ce ſecret à ta foi,
J'ai craint de rougir devant toi ;
Connois mon cœur ; connois mon injuſtice extrême.
Je revenois d'*Oxford ;* bien-tôt Sir Saint-Albans
M'ouvrit avec tranſport ſes ſecrets ſentiments ;
Je fus, pour ſon malheur, confident de ſa flamme.
Tes froideurs le rendoient incertain & confus ;
Et ſa fierté craignant d'éprouver un refus,
Il emprunta mes yeux pour lire dans ton ame.
Je te vis, & ſoudain je me ſentis charmer,
Un tranſport inconnu me contraignit d'aimer.
De combien de remords ma flamme fut ſuivie !
Je me repréſentai la bonne-foi trahie,
Mon frere, ſon eſpoir, ſes regrets.... vains efforts !
L'amour qui m'entrainoit, ſurmonta mes remords.
Saint-Albans (ce fut là mon plus cruel ſuplice),
Saint-Albans s'apperçut de mon amour, du tien.
Sir-James, me dit-il, mon intérêt n'eſt rien ;
Je vous en fais le ſacrifice.
Mis Vorthy vous préfere, il ſuffit, j'y conſens,
Épouſez-la. Ces mots troublerent tous mes ſens.

Sa généroſité combloit ma perfidie.....
Je voulois à ſes yeux me priver de la vie,
J'embraſſois ſes genoux.... il plaignit mon erreur,
Excuſa ma jeuneſſe, & r'aſſura mon cœur.
Bien-tôt l'inimitié, contre toute aparence!
De ton pere & du mien rompit l'intelligence.
Un pere dur, terrible, & dont la fermeté
Ne ſouffre point qu'on manque à ſon autorité,
Un pere devant qui j'ai tremblé dès l'enfance,
M'ordonna d'oublier juſqu'au nom de Vorthy.
Tu ſais mon déſeſpoir, toi qui l'as reſſenti!
Eh bien! dans ces moments de fureurs & d'alarmes,
Mon frere me calmoit, prenoit part à mes larmes,
Je penſois à toi ſeule; il daignoit m'en parler;
Et ſes ſoins généreux ſavoient me conſoler.
Tu vois que nos malheurs augmentent ſa conſtance.
Depuis que nous l'avons inſtruit de notre ſort,
Malgré la loi d'un pere, & malgré mon offenſe
(Tant d'amitié ne ſert qu'à redoubler mon tort)
Il nous voit, nous conſole, & plaint notre ſoufrance;
Son aſſiduité paſſe notre eſpérance,
Il calme par degrés un pere furieux
Il me rend près de lui des ſoins oficieux.
Ah! ſon amour pour toi, quoique vif & ſincere,
N'a fait que déployer ſon noble caractere;
J'admire ſes vertus; j'aſpire à l'imiter,
Et je me haïrois d'oſer le ſuſpecter.

MISTRISS.

Tu dis vrai. Je te crois. Mais veux-tu m'écouter?

Je n'ai point ſu l'amour qu'avoit pour moi ton frere ;
Je vois pourquoi tu m'en as fait myſtere ;
Je t'approuve : mais vas ; s'il t'arrive jamais
De former un ſoupçon, une ombre, une chimere,
Promets d'en arrêter à l'inſtant le progrès :
Promets-moi de venir vers celle qui t'eſt chere,
D'épancher dans ſon ſein tes troubles inquiets.
Le reproche déplaît ; la candeur intéreſſe.
Tu me le promets bien ?

FLEINS.

Oui, ma chere maîtreſſe,
Ma femme, mon amie ; oui, je te le promets.
O tendre moitié de moi-même !
Comment payer tes ſoins, & ton amour extrême ?
Tu t'es confiée à ma foi ;
Par les nœuds les plus ſaints, enchaînée avec moi,
Tu ſouffres le travail, tu braves la miſere,
Toi, fille unique, & puiſſante héritiere,
Toi, fille de Vorthy ! toi, Milady !

MISTRISS.

Tais-toi.
Je reſpecte & j'aime mon pere ;
J'eſpere le fléchir, & calmer ſa colere.
Le reſte m'eſt égal ; je t'aime, il me ſuffit.
Oui, Miſtriſs Fleins ; oui, Mis Vorthy,
Je ſuis heureuſe, & je ſuis ta Lady.

FLEINS.

Heureuſe !... la vertu devroit l'être ſans doute.
Mais, vois mon déſeſpoir, & combien je te coûte.

Vois quel eſt de mon cœur le trait envenimé ;
Vois combien mon amour a lieu d'être alarmé,
Et pardonne un effroi cruel, involontaire,
Qui vient de ton état, non de mon caractere.
Toi qui, ſans moi, tranquille au ſein de la grandeur,
De mille adorateurs te verrois entourée ;
Toi, le ſang des Vorthy, dont la tige honorée
Ne le cede qu'aux Rois, & touche à leur ſplendeur ;
Fugitive, proſcrite, à ton pere arrachée,
Sous un état obſcur indignement cachée,
Tes jours ſont avilis dans le ſein des travaux :
Ah ! mon pere ! le Ciel qui vous fit inflexible,
Devoit-il me donner un cœur tendre & ſenſible ?
Sa ſévérité ſeule a produit tous mes maux.
Sans lui, Milord Vorthy ſe rendoit à ma flamme,
Et par ſon propre choix tu devenois ma femme ;
Mon pere le refuſe, & ſemble le braver :
Leur rupture imprévue à jamais nous ſépare ;
Et moi, déſeſpéré d'un arrêt ſi barbare,
J'ai vaincu tes frayeurs, & j'ai ſu t'enlever :
Pourquoi ? . . . pour te livrer en proie à l'indigence.
Depuis un an que l'hymen nous unit,
Je ne vis que par toi ; ton travail me nourrit ;
Et comment conſerver un reſte de conſtance ?
Tu peux à chaque inſtant perdre la liberté.
Miſtriſs Valler, Tomlinſon, & d'Armance,
Qui nous ont ſecourus dans la néceſſité,
Peuvent à chaque inſtant exiger leur créance :
Ah ! ma chere Vorthy !

MISTRISS.

Sir James, réponds moi,
M'aimes-tu ?

FLEINS.

Tu le sais.

MISTRISS.

J'en veux un témoignage.

FLEINS.

Ah ! parles.

MISTRISS.

Change un si triste langage.
Bannis un désespoir trop peu digne de toi.
Je veux que mon amant ait bien plus de courage.
L'argent que nous devons, nous saurons l'acquitter.
Nos créanciers vivent dans l'opulence,
Et n'ont point de motifs pour nous inquiéter.
Le reste est chimérique, & ton discours m'offense.
Qu'ai-je donc fait pour toi ? N'es-tu pas Saint-Alban ?
Nos peres n'ont-ils pas tous deux le même rang ?
Quelle est dans Londres la famille
Qui ne crût s'honorer en te donnant sa fille ?
Je t'ai tout immolé ? . . . Ne le devois-je pas ?
J'ai suivi ton exemple, & marché sur tes pas.
Si j'exerce un talent agréable & facile ;
Si le crayon & le pinceau,
Qui furent mes plaisirs au sortir du berceau,
Deviennent dans mes mains une ressource utile,

Mon talent ne doit-il rien du tout à tes soins?
Et peux-tu m'envier, sans me faire un outrage,
L'aimable & flatteur avantage,
De te servir moi-même de mes mains?
Mon travail te soutient; tu le dis: eh! bien! soit;
L'amant doit obéir, lorsque l'Amour l'ordonne.
Vas; le plus généreux est celui qui reçoit:
Le plus heureux, celui qui donne.

FLEINS.

Ah! pardon! tes accens ont ranimé mon cœur.
J'étouffe un vain scrupule, un triste & faux honneur.
Sois, puisque tu le veux, l'arbitre de ma vie;
Te plaire & t'obéir est ma seule grandeur.

MISTRISS.

Tu ne me donnes rien que mon cœur ne te rende....
Mais tiens, prends ces desseins, & vas-t'en chez Provende;
Si par hasard on me demande,
Je t'y joindrai.

(*Fleins l'embrasse & sort. Mistriss le conduit des yeux, &c.*)

SCENE II.

MISTRISS, *seule, assise, tenant un pinceau.*

Mon bonheur est parfait.
On n'a jamais aimé comme il m'aime en effet !
Aimer !... ah ! que ce mot est doux à mon oreille !...
L'ambitieux s'agite, & l'ennui suit ses pas.
Envain la vanité le flatte, le conseille ;
Il cherche le bonheur, & ne le trouve pas.
Insensé !.... l'amour seul le promet & le donne.

SCENE III.

MISTRISS, Sir SAINT-ALBANS, Milord DÉLY.

MISTRISS *voyant entrer, fait mine de se lever, & dit :*

Sir Saint-Albans.....

SAINT-ALBANS, *l'empêchant de se lever.*

Mistriss ; c'est sans vous détourner.
Monsieur Fleins ?

MISTRISS.

Est sorti.

Milord DÉLY, *considérant des ouvrages de Mistriss.*

Pardonnez : je m'étonne,

Que poſſédant un ſi rare talent,
Dans un cercle borné vous reſſerriez vos vues.
Que n'entreprenez-vous un ouvrage important?

MISTRISS.

Milord, c'eſt mon état, & ma vie en dépend.
Ces bagatelles-là ſont aiſément vendues;
L'ouvrage n'eſt pas long. *Peindre* eſt bien différent.
Je n'ai ni le talent, ni le temps néceſſaire . . .

SAINT-ALBANS.

On pourroit vous aider. Ce n'eſt pas une affaire . . .

MISTRISS.

Mille graces.

Un Commiſſionnaire.

Miſtriſs, Monſieur Fleins vous attend.

MISTRISS.

Vous permettez? Il faut que je vous quitte.
Je vous laiſſe tous deux maîtres de la maiſon.

SCENE IV.

Milord DÉLY, Sir SAINT-ALBANS.

MILORD.

Entre elle & nos Ladys, quelle comparaiſon!
Quelle aimable & ſage conduite!
Quel tréſor de ſimplicité!
Que la ſageſſe plait unie à la beauté!

Je me ſens attiré, j'éprouve en ſa préſence
Ce charme pur qui ſuit & pare l'innocence.
Sa grace, ſa douceur, ce naturel heureux.....

Sir SAINT-ALBANS, *l'interrompant.*

Que de pieges, Milord, pour un cœur généreux!

MILORD.

Vous m'étonnez : Miſtriſs a vraiment du mérite,
Et....

SAINT-ALBANS, *l'interrompant.*

Le mérite plait, il ſéduit, il irrite,
Et l'on ſe trouve pris ſans s'en être douté.
Mais Milord, je connois votre ſincérité.
Pourquoi vous déguiſer dans cette circonſtance ?
Penſez-vous échapper à des yeux pénétrants,
Et n'ai-je pas des droits à votre confiance ?
Vous connoiſſez par moi ces deux honnêtes gens.
D'abord vous admiriez l'inſtinct de la nature,
Qui ſous les doigts de Miſtriſs Fleins,
Coloroit, ébauchoit des deſſeins;
Et ſouvent ſaiſiſſoit l'eſprit de la peinture.
Mais l'Artiſte bien tôt a fixé vos regards;
Par fois vous oubliez d'applaudir à l'ouvrage,
Et la perſonne ſeule attire votre hommage.

MILORD.

Rien n'eſt plus ſimple à tous égards.
Ma jeuneſſe eſt remiſe aux ſoins de votre pere;
Je ſuis auprès de lui ce qu'y fut votre frere,

Ce frere malheureux, que je n'ai point connu,
Et que ſes erreurs ont perdu.
Je n'en ſuis point ſurpris, combien d'écueils à Londre,
Et combien cette ville a droit de me confondre!
Mon cœur s'y trouve reſſerré,
Et je n'y puis ſentir & penſer à mon gré.
Jugez quel eſt mon bonheur & ma joie
De connoître un eſprit vrai, ſimple, intéreſſant,
Où la nature ſe déploie,
Qui ſent avec juſteſſe, & qui dit ce qu'il ſent!
Vous-même... Je conviens que votre bienfaiſance
Eſt l'unique motif qui vous appelle ici.
Vous m'avez dit, & je le crois ainſi,
Qu'une raiſon ſecrete, & de grande importance
Vous attachoit au bonheur de Miſtriſs.
Mais, ſi vous n'eſtimiez ſon heureux caractere,
Si ſes vertus pour vous n'étoient du plus grand prix,
Vous la verriez bien moins,

SAINT-ALBANS.

Oh! c'eſt une autre affaire...
Pour me perſuader, tous vos efforts ſont vains,
Et je lis malgré vous dans vos propres deſſeins;
Vous l'aimez, & bien-tôt vous voudrez la ſéduire:
On aime la vertu; mais c'eſt pour la détruire.

MILORD, *d'un ton fâché.*

Sir Saint-Albans!

SAINT-ALBANS.

Dély... mais pourquoi vous fâcher?
Miſtriſs a de quoi plaire, & peut vous attacher.

Pourquoi nier votre défaite ?
Allons, Milord, avouez-moi la dette :
Me prenez-vous pour un rival ?

MILORD, *souriant.*

Un rival !... oh ! vous pouvez l'être ;
J'y consens de bon cœur : & cela m'est égal.
sérieusement.
Vous & moi nous pouvons connoître
Que la conquête de Mistris
Est une conquête impossible ;
Et si son cœur est d'un grand prix,
C'est qu'à ses seuls devoirs il se montre sensible.

SAINT-ALBANS.

Ainsi, vous n'aimez pas ?

MILORD, *troublé.*

Qui ?

SAINT-ALBANS.

Mistris Fleins.

MILORD.

Moi ? non.
J'ai du respect, de l'estime, du zele ;
Et tous mes sentimens pour elle
Sont avoués par la raison.

SAINT-ALBANS.

Je respecte le platonisme ;
Mais je vous avouerai, Milord,
Qu'on est bien revenu d'un pareil héroïsme :
Et, dans le fonds, a-t-on grand tort ?

MILORD.

Chacun a ſon avis; pour moi, je le confeſſe,
Telle eſt ma force ou ma foibleſſe,
Et tels ſont à mes yeux les droits de la vertu!
Si, par un malheur imprévu,
Pour un objet touchant, vertueux, reſpectable,
Je ſentois un amour coupable;
Je voudrois lui cacher mon funeſte ſecret.
S'il m'échappoit, ce ſeroit à regret.
Et mon tourment en devint-il extrême!
Je ne combattrois que moi-même.

SAINT-ALBANS.

Eh! bien! c'en eſt fait: je me rends.
De grace, pardonnez cette épreuve à mon zele.
L'Amour eſt un guide infidele,
Et je craignois pour vous ſes ſecrets mouvements.
Combien de mes amis ruinés pour des femmes!
Sachant l'état de ces gens-ci;
Sachant ce que l'Amour peut ſur les belles ames:
Je craignois de vous voir vous embarquer ici.

MILORD.

Comment? que dites-vous?

SAINT-ALBANS.

Selon toute apparence
Vous ſavez, comme moi, qu'ils ſont très endettés.
Je tremble chaque jour qu'ils ne ſoient arrêtés.
Ils ont pour créanciers Tomlinſon & d'Armance.

Et qui ſait ? ... un décret eſt bien vîte obtenu.
Moi, je ſuis en tutelle, & je dépends d'un pere.

MILORD.

Vous me faites frémir. Et comment la miſere
Oſe-t-elle approcher l'honneur & la vertu ? ...
Sir Saint-Albans ... Tomlinſon & d'Armance
Font le commerce avec honneur ;
Ils ont de la fortune ; ils vivent dans l'aiſance ;
Ils reſpecteront le malheur,
Et ne réduiront pas Miſtriſs à l'indigence.
Il eſt ſi doux d'obliger ! L'opulence
N'a point d'autre droit au bonheur.
Adieu, mon ami.

SAINT-ALBANS.

Serviteur.

(*Milord Dély ſort*).

SCENE V.

SAINT-ALBANS *ſeul.*

J'AI découvert enfin, j'ai pénétré qu'il aime !
A ſon âge on s'ignore, on ſe trompe ſoi-même.
Tout décele dans lui l'amour & les remords.
C'eſt un captif luttant contre ſa chaîne,
Qui fait pour la briſer d'inutiles efforts,
Et ſa vertu ſera l'inſtrument de ma haine.

Il ſort : il va payer... ſous le ſceau du ſecret...
Que m'importe ? ... Valler eſt à ma bienſéance ;
Un fait prouvera l'autre : & malgré ſa prudence,
Dély ſera connu pour l'auteur du bienfait ;
Ses feux ſi réſervés ſeront en évidence :
Oui, c'en eſt fait ; je triomphe ; & Dély
Me venge de Sir-Jame & de ſa Miſs Vorthy.
Quoi ! pour troubler leur ardeur mutuelle,
J'aurai de leurs parents excité la querelle !
J'aurai caché l'affront qu'a ſubi ma fierté
Sous le maſque gênant d'une fauſſe bonté !
Je les aurai flattés pour tâcher de leur nuire !
J'aurai ſervi leurs feux, afin de les détruire !
Et pour fruit de mes ſoins, leur amour odieux
Affligera ſans ceſſe, & mon cœur, & mes yeux...
Au ſein de la baſſeſſe, en proie à l'indigence,
Ils ſont heureux !... & moi, reſpirant la vengeance,
Dévoré de regrets, enivré de fureur...
Frere ingrat & cruel, avec quelle inſolence
Tu trahis mes deſſeins ! Tu déchiras mon cœur !...
Allons ; & du perfide exerçons la conſtance.
J'ai ſu déja, j'ai ſu par des chemins trompeurs,
A pas lents, mais certains, gagner ſa confiance.
Je connois ſes ſoupçons & ſes folles terreurs.
Il eſt jeune, bouillant, & ſans expérience.
Mais, fût-il plus habile, eût-il moins d'imprudence !
Je ſaurai le punir, & venger mon ennui.
Je ſuis maître de moi : je le ferai de lui.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Monſieur FLEINS, Sir SAINT-ALBANS.

FLEINS.

Eh quoi! je ne puis donc adoucir ſa colere!
Je ne puis embraſſer les genoux paternels?
La haine & le courroux ſont-ils donc éternels?

SAINT-ALBANS.

La haine vous eſt étrangere,
Et vous méconnoiſſez ſon aſcendant fatal.
Mais il eſt des eſprits d'un autre caractere,
Qui ſentant vivement & le bien & le mal
En conſervent ſans ceſſe un ſouvenir égal,
Qui ne peuvent jamais oublier une offenſe,
Et goutent à loiſir les fruits de la vengeance.
Tel eſt celui qui nous donna le jour.
Vous avez violé ſon expreſſe défenſe;
Vous avez épouſé l'objet de votre amour.
Il n'eſt, je l'avouerai, pour vous nulle eſpérance.

FLEINS.

Nulle eſpérance! Un pere!... Et quel crime eſt le mien?
C'eſt lui qui de ſa main a tiſſu ce lien.
Il me parloit de Miſs; il vantoit ſa naiſſance,
Ses charmes, ſes vertus, ſon rang, ſon opulence;

Durant deux ans entiers il a paru charmé
De savoir que j'aimois, & que j'étois aimé.
Ce nœud cher à mon cœur alloit être formé.
Je recevois le prix de mon ardeur fidele,
Il m'ordonne de rompre, & de vivre sans elle.
Le pouvois-je grand Dieu!... Mais dussé je à ses yeux
Être encor plus coupable, encor plus odieux!
Dussé-je, errant, caché, vil rebut de mon pere,
Éprouver tous les maux qui suivent la misere!....
Un seul regard de Miss, un seul son de sa voix,
Me soutient, me console, & me charme à la fois.
Mon frere, j'en conviens; oui, sa seule présence
Fait naître dans mon cœur la crainte ou l'espérance;
Seule elle peut combler ou détruire mes vœux,
Et me rendre à jamais heureux ou malheureux.

SAINT-ALBANS.

Vous méritez que Miss vous aime & vous adore....
Mais cependant mon pere ignore
Cette fortune abjecte où son fils est réduit.
Peut-être en l'apprenant, devenu plus sensible...

FLEINS, *l'interrompant.*

Mais s'il demeuroit inflexible,
Que ne craindrois-je point, sachant qu'il est instruit?...
Ah! cachons à ses yeux mon sort & mon asile...
Dans mon obscurité tranquille
J'aurai pour seul témoin un frere généreux,
Sa fidele amitié me rendra trop heureux;
Je lui découvrirai mon ame toute entiere;
Je le dois. Vous aimiez... mon frere! ô mon cher frere!

Vous aviez épanché votre amour dans mon sein.
Rien n'a pu m'arrêter ; j'ai tout osé pour plaire,
Et j'ai séduit le cœur que vous cherchiez en vain ;
Et loin de me haïr ..... Quel excès de noblesse !
Vous avez pris pitié de ma tendre foiblesse ;
En faveur de mes feux vous vous êtes vaincu,
Vous m'avez enhardi, protégé, secouru.
Aujourd'hui vous comblez notre reconnoissance,
Sans vous, sans vos bontés qu'allions nous devenir ?
Votre délicatesse a su nous prévenir ;
Vous avez craint pour nous l'opprobre & l'indigence,
Et vos dons généreux nous en ont préservés.

SAINT-ALBANS.

Mes dons !.... vous m'étonnez, Sir-Jame ; & vous savez
Que la dureté de mon pere
Ne m'a jamais laissé la liberté d'en faire.

FLEINS

Quoi ! ces billets qu'on a payés pour nous ?

SAINT-ALBANS.

Je l'ignorois, & je l'apprends de vous.

FLEINS.

Vous l'ignoriez ?

SAINT-ALBANS.

Croyez-en ma surprise.

FLEINS.

Vous l'ignoriez ?

SAINT-ALBANS.

Sans doute.

FLEINS.

Expliquez-moi pourquoi,
Comment, par qui ma dette m'eſt remiſe.

SAINT-ALBANS.

Vos queſtions me cauſent de l'effroi.....
Quel horrible ſoupçon vient s'emparer de moi ?.....
Mais Miſs vous aime ; & quand un téméraire
Oſeroit....

FLEINS, *l'interrompant.*

Ce ſoupçon m'éclaire.

SAINT-ALBANS.

Vous croyez.....

FLEINS, *l'interrompant.*

Je pénetre au fond de ce myſtere.
On achete ma honte ; on m'arrache le cœur...
Ah ! confirme ou détruis mon trouble & ma terreur.
Ce Dély, dont chacun vante le caractere,
Qui ſe pare à nos yeux d'une vertu ſévere,
Parles. Crois-tu ? ſais-tu ?

SAINT-ALBANS.

Je ne ſais rien, mon frere;
Calmez-vous ; rejettez un ſoupçon plein d'horreur.

FLEINS.

C'eſt lui. J'ai dû penſer qu'il aſpiroit à plaire.

Mais quoi! tant de raiſon, de ſageſſe & d'honneur!...
Ah! je voudrois en vain douter de mon malheur.
On n'eſt point libéral ſans eſpoir de ſalaire.
Un tel bienfait n'eſt rien qu'un bienfait mercenaire.
Mais j'apperçois ma femme; elle vient ſur nos pas;
Mon frere, par pitié, ne m'abandonnez pas.

SCENE II.

FLEINS, SAINT-ALBANS, MISTRISS.

FLEINS, *ſe contenant.*

MADAME, ces billets, les avez-vous encore?

MISTRISS, *avec tranquillité.*

Les voici... Mais pourquoi cet air ſombre, agité?
Quel chagrin ſi preſſant vous trouble & vous dévore?

FLEINS *à* SAINT-ALBANS, *lui mettant ſous les yeux les billets.*

Voyez; voyez: Dieu! quelle indignité!

MISTRISS, *avec douceur.*

Sir-James, répondez.

FLEINS.

C'eſt à vous de répondre.
Un bienfait ſi nouveau ſuffit pous me confondre.

SAINT-ALBANS *à* FLEINS, *lui rendant les billets.*

Je l'avouerai, le fait eſt ſingulier.

(*à* MISTRISS).

Mais, malgré les ſoupçons, malgré les vraiſemblances,
Vous pouvez vous juſtifier,
Et démentir les apparences.

MISTRISS, *avec nobleſſe.*

Moi! me juſtifier!... je n'en ai pas beſoin.

FLEINS.

J'exige cependant que vous preniez le ſoin
D'expliquer à l'inſtant cette énigme à mon frere.

MISTRISS *à* FLEINS.

Je le veux bien, Monſieur, & vais vous ſatisfaire.

(*à* SAINT-ALBANS).

Depuis un an que nous ſommes époux,

(*à part*)

Sir-James, qui prétend m'eſtimer... Taiſons-nous,
Et cachons, s'il ſe peut, ſon foible involontaire...
Saint-Albans, nous devions ſept cents livres ſterling.
En voilà cinq qu'on nous remet ſoudain;
Vous avez dans les mains la dette & la quittance.
Et la ſeule Miſtriſs Valler...

SAINT-ALBANS.

Valler!

MISTRISS.

Oui; qui demeure auprès de Weſtminſter,
N'a pas renvoyé ſa créance.

FLEINS, *avec vivacité.*

Mais ce détail ?...

MISTRISS, *l'interrompant.*

Permettez . . . j'avois cru
Qu'un frere seul auroit soulagé ma fortune . . .
Pardonnez mon erreur, hélas ! si c'en est une.
Et comment aurois-je prévu
Qu'un autre . . . mais je vous assure
Qu'il m'est du moins très inconnu.

FLEINS.

Cet inconnu, c'est Dély.

MISTRISS.

Je vous jure
Que je l'ignore.

SAINT-ALBANS *à* FLEINS.

Ainsi, qu'en pouvez-vous conclure?

FLEINS.

Ce que j'en peux conclure ? . . . eh ! quoi ! suffira-t-il,
Pour ôter à mon cœur l'image du péril,
Qu'on ignore, ou peut-être . . .

MISTRISS.

Arrête.
Arrête . . . un mot de plus déchireroit mon cœur.
Si Milord est un séducteur,
Si son ame n'est point honnête,
On peut s'en fier à ma foi;
Mais, Sir-James, répondez-moi.

Auriez-vous bien cette fureur extrême ?
Et pourriez-vous vous dégrader vous-même,
En dégradant l'objet que vous aimez ?
Craignez que des soupçons indignement formés ...
Vas; ne crains rien : je t'aime, & ne puis m'en défendre.
T'affliger, te punir, n'est pas en mon pouvoir.
Mais, au nom d'un amour si tendre,
Dont je fais mon bonheur, ma gloire, mon devoir,
Mon ami, fuyons une ville
Où les pieges trompeurs environnent nos pas,
Où les cœurs des humains ne se discernent pas.
Renfermons-nous dans un asyle
Où nous ne respirions que l'amour & la paix.
Là, goûtant un bonheur tranquille,
Toujours près l'un de l'autre, & toujours satisfaits,
Nous aurons pour soutiens, dans notre vie obscure,
Ces mortels fortunés, amis de la nature,
Qui tiennent de sa main le calme & le repos,
Dont rien ne peut troubler l'ame innocente & pure,
Et qui vivent contents dans le sein des travaux.....
Viens, allons.

FLEINS, *dans les bras de Saint-Albans.*

O mon frere!... ô bonté trop extrême...
Je suis un monstre, un lâche, un furieux;
Je n'ose ....

MISTRISS, *l'interrompant, & avec bonté.*

Ah! ne vas point t'avilir à tes yeux:
On perd tout en cessant de s'estimer soi-même.

FLEINS.

FLEINS.

Eh bien ! tu me vois à tes pieds.

MISTRISS, *le relevant.*

Sir-Jame embraſſe moi ; je vois que ton cœur m'aime ;
Et tous tes torts ſont oubliés....
Vas chez nos créanciers ; & fais tout pour apprendre
De qui, pourquoi, comment ils ont été payés.
Éclaircis bien ce fait que je ne puis comprendre.

FLEINS.

J'y vole.... mais pardonne un premier mouvement ;
De mes ſens égarés délire impardonnable,
Que je pleure à tes pieds, que tout mon cœur dément...
Oubliras-tu jamais combien je fus coupable ?

MISTRISS.

Tu ne l'es plus ; ces pleurs qui coulent de tes yeux ;
Ces regrets ſi touchants ; ces remords vertueux,
Me prouvent trop combien Sir-Jame eſt eſtimable.

SAINT-ALBANS.

à part. *haut.*
Quel tableau pour mon cœur !... mon frere, hâtez-vous ;
à part.
Nous, courons chez Dély porter les derniers coups.

SCENE III.

MISTRISS, *ſeule.*

Que je le plains ! mais que je l'aime !
Sa ſenſibilité fait ſeule tous ſes maux.
Qu'il ſait plaire & toucher !... Songe à ce que tu vaux ;
Sir-James, deſcends en toi-même,

Et tu perdras la défiance extrême,
Qui te fait craindre les rivaux....
Mais quoi! Dély, ce mortel estimable!....
Non; d'un si vil projet Dély n'est point coupable!...
Il n'est que des esprits frivoles & légers,
Qui pour de vains desirs, pour des gouts passagers,
Troublent le cours heureux d'un himen doux, paisible;
Égarent une femme aveugle & trop sensible;
La sevrent des plaisirs attachés au devoir,
Et la laissent bien-tôt en proie au désespoir....
Qui frappe? On entre.

SCENE IV.

MISTRISS, un SERGENT.

LE SERGENT, *des papiers à la main.*

Il faut me suivre
Mistriss, ou dans l'instant acquiter ce billet.
C'est mon devoir: Voici votre décret.

MISTRISS; *à part.*

Sir-James! quel affront! tu n'y pourras survivre!
(au Sergent).
Monsieur; mon époux est absent.
Daignez l'attendre; il revient à l'instant.

LE SERGENT.

Mistriss Valler n'a pas le temps d'attendre.
Mais Monsieur Fleins a-t-il deux cents pieces comptant?
Non, sans doute; ainsi donc, Mistriss.

MISTRISS.

Ne puis-je prendre

Quelques arrangements, & n'ai-je qu'un moment ?
J'ai des effets que l'on peut vendre.

LE SERGENT.

Miſtriſs, vous connoiſſez la loi.
Il faut payer, ou vous rendre chez moi.
Miſtriſs Valler eſt d'une impatience !
En moins d'une heure elle a porté votre billet,
Sollicité le Juge, obtenu le décret.

MISTRISS.

Quoi ! je n'ai donc plus d'eſpérance !

SCENE V.

Les Acteurs précédents. MILORD DELY.

MILORD.

MADAME !

MISTRSS, *à part, avec trouble.*

C'eſt Dély !

MILORD.

Que veut cet homme-là ?

LE SERGENT, (*à Milord*).

Tenez, Milord ; liſez le décret que voilà.

MILORD.

Un décret !...

MISTRISS, *vivement.*

Arrêtez.

LE SERGENT.

Ce n'eſt que deux cents pieces,

MILORD, *lui donnant de l'argent à l'écart.*

Tiens mon ami, va payer, & nous laiſſes ;

MISTRISS.

Non, Milord : cet excès de généroſité
Vous donne droit ſans doute à ma reconnoiſſance.
Mais vous ne vaincrez point ma juſte fermeté.
La perte de la liberté
N'eſt point le mal le plus grand de la vie !...
Si j'acceptois vos dons, ils feroient mon malheur ;
Croyez-en la terreur dont mon ame eſt remplie ;
Chaque moment ajoute à ma vive douleur.
Je tombe à vos genoux ; c'eſt moi qui vous ſupplie.
(au Sergent).
Reſpectez mon refus.... Monſieur, conduiſez-moi.

LE SERGENT, *(à Milord en s'en allant).*

Voilà tous les papiers.

SCENE VI.

DELY, MISTRISS.

DÉLY

QUEL eſt donc votre effroi ?

MISTRISS, *à part.*

Il part.... Ah ! malheureux Sir-Jame,

SCENE VII.

DELY, SAINT-ALBANS, MISTRISS.

MILORD.

Saint-Albans, rassurez Madame;

MISTRISS.

Cruel bienfait!

SAINT-ALBANS.

Q'est-ce donc? qu'avez-vous?

MILORD.

Madame, permettez... Saint-Albans, jugez-nous.
Par une poursuite imprévue
Devois-je souffrir qu'à ma vûe
On arrêtât Mistris pour une dette?

SAINT-ALBANS.

Eh! quoi!
Milord a fait ce qu'on m'auroit vu faire,
Mistris; & Monsieur Fleins, j'en réponds sur ma foi,
Rendra grace à Milord d'un prêt si nécessaire.

MISTRISS.

Hélas!.... Souffrez, Messieurs, que j'aille le trouver,
Et qu'il sache de moi ce qui vient d'arriver.

SCENE VIII.

SAINT-ALBANS, MILORD DELY.

MILORD.

Que ſa délicateſſe eſt noble & reſpectable!

SAINT-ALBANS.

Milord, tout excès eſt blâmable.

MILORD.

Non, un pareil excès ne peut être blâmé;
La vertu qui s'allarme en eſt plus eſtimable.
Mais, je ne ſais; ſon trouble m'a frappé;
Fleins eſt jaloux, ou je ſuis bien trompé.

SAINT-ALBANS.

Jaloux!

MILORD.

Qu'en pareille occurrence
Une femme de qualité
Eût montré de la réſiſtance;
J'en ſerois peu ſurpris, grace à la vanité.
Mais que Miſtriſs, une ouvriere,
Pour qui la vanité n'eſt rien,
Se livre à la douleur, pleure, ſe déſeſpere,
Quand la ſimple pitié veut lui faire du bien,
Quand on veut la ſouſtraire à ſon ſort qui l'accable;
Si ſon mari n'eſt point jaloux,
Miſtriſs Fleins m'eſt inconcevable.

SAINT-ALBANS.

Je ſuis loin de la ſoupçonner ;
Mais elle eſt jeune, intéreſſante, aimable ;
Et je crois preſque deviner.
Quelqu'un dans le ſecret médite ſa conquête.
D'autres billets payés...

MILORD, *l'interrompant.*

C'eſt moi...

SAINT-ALBANS.

Vous... Je m'arrête.

MILORD.

Leurs beſoins m'étoient inconnus ;
Et je n'en dois qu'à vous l'heureuſe découverte.
J'ai ſu, grace à vos ſoins, les ſauver de leur perte.
Ils ignorent la main qui les a ſoutenus.
Sir Saint-Albans, ignorez-la vous même.

SAINT-ALBANS.

Votre bienfaiſance eſt extrême,
Milord ; & dans ce ſiecle on ne penſera point...

MILORD, *l'interrompant.*

Epargnez-moi, de grace, ſur ce point.
C'eſt une volupté bien douce & bien fondée,
Que ſecourir un malheureux.
Si vous me ſoupçonnez d'avoir une autre idée,
Cachez ce ſoupçon à mes yeux.
Aimer eſt un malheur ; mais ſéduire eſt un crime...
Je ne crois pas aimer ; du moins je ſais très bien
Qu'un motif noble & légitime
M'intéreſſe à Miſtriſs, me conſole & m'anime ;
Que l'honneur ſeul eſt tout, & que l'amour n'eſt rien...

Et quand l'amour seroit le bien suprême !
Quand j'aimerois ! . . . irois-je, à ma honte enflammé,
Par un si vil moyen, m'asservir ce que j'aime ?
Qu'en revient-il ? . . . Le mépris de soi-même,
Et celui de l'objet dont on se croit aimé.
Mais, tendre au vrai mérite une main secourable,
Soutenir la vertu que le malheur accable,
Sans intérêt, sans but, sans motif personnel !
Voilà le vrai plaisir, & le bonheur réel !
Sans vous, Sir Saint-Albans, sans votre confidence,
Ces deux infortunés n'avoient point d'assistance :
C'est vous qui les avez secourus par mes mains.
Continuez ; achevez votre ouvrage ;
Ranimez leurs esprits ; relevez leur courage ;
Sur-tout, rassurez-les, ami, sur mes desseins.
La triste & funeste aventure,
Dont vos yeux & les miens viennent d'être témoins,
Peut au cœur d'un jaloux porter une blessure.

SAINT-ALBANS.

Je sais quel droit vous avez à mes soins
Et ce que je me dois en cette conjoncture.

SCENE IX.

MILORD *seul.*

Et nous, cachons à tous les yeux
D'un cœur trop agité les troubles odieux.
Honorons la vertu, respectons l'innocence,
Et rendons-leur hommage au moins par mon silence.

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SAINT-ALBANS, FLEINS.

FLEINS.

Oui, ce dernier bienfait décele les premiers.
Je le vois, je le ſens, vous déſiliez ma vue.
Le déſaveu conſtant de mes deux créanciers
Tenoit ma raiſon ſuſpendue :
Mais ce cruel & fatal incident
Doit éclairer mon fol aveuglement,
Et fixer pour jamais mon ame irréſolue.
Un fait explique l'autre ; & j'ignore comment
J'ai pu ſur ce ſujet m'oublier un moment.

SAINT-ALBANS.

Qu'importe un vain projet ?.. Miſtriſs eſt vertueuſe.

FLEINS.

Rien ne peut égaler ſa vertu généreuſe.
Mon frere, ſi vous aviez vu
Combien ſon ame eſt innocente & pure ;
De quel ton vrai, ſimple, ingénu
Elle me confioit ſa funeſte aventure !...
Non, je ne dois jamais la ſoupçonner.
Mais, ce Milord, oſer furtivement donner ?...
Dans l'ombre du ſecret préparer mon injure ?
Puis-je jamais lui pardonner ?

SAINT-ALBANS.

Mon frere, écoutez-moi; j'en ai trop dit peut-être;
Et peut-être Milord n'eſt-il que généreux.
Le cœur peut ſe tromper, & Dély...

FLEINS, *l'interrompant.*

N'eſt qu'un traître.
Je ſais que voyant ſous ſes yeux
Traîner une femme éperdue,
Il a pu de ſon bien lui ſauver la priſon.
Un bienfait ſi public éloigne tout ſoupçon;
Je l'ai dit à ma femme, & l'en ai convaincue...
Mais ſonder des ſecrets qu'on dérobe à ſa vue!
Aller à mon inſu trouver mes créanciers,
Leur payer mes billets de ſes propres deniers,
Exiger d'eux le plus profond ſilence...
Jugez ſi ſes bienfaits ne ſont point une offenſe;
Jugez ſi j'ai le droit de le haïr!

SAINT-ALBANS.

Je ne prendrai point ſa défenſe.
Je ſuis pourtant forcé de convenir
Que, voulant démêler le motif qui l'anime,
Je n'ai rien vu de clair... de précis... rien enfin...

FLEINS.

S'il étoit innocent, ſeriez-vous incertain?
Votre doute l'accuſe, & conſtate ſon crime...
C'en eſt fait; je ne puis ſupporter mes ennuis.
Je vais me déclarer; il ſaura qui je ſuis.

Il apprendra, par la main de Sir-Jame,
Le respect & l'honneur qui sont dûs à ma femme.

SAINT-ALBANS, *étonné.*

Quoi ! vous allez...

FLEINS.

Je vais me découvrir.
Mon nom connu de lui doit étouffer sa flamme.
Et, s'il persiste à la nourrir !...

SAINT-ALBANS.

Songez-vous au danger que vous allez courir ?
Craignez, en vous nommant d'en être la victime,
Votre hymen n'est pas légitime,
Vous le savez ; la loi depuis deux ans
Brise les nœuds formés sans l'avêu des parents.
Ces nœuds contiendront-ils un amant téméraire ?
Vous allez vous nommer... mais que dira mon pere ?
Lui, qui met la foiblesse au nombre des forfaits !
Lui, chef de la justice, & juge très severe,
Lorsque de votre hymen il verra ces effets ;
Lorsqu'il verra son nom flétri par la misere,
Et son fils accusé d'un acte violent,
Qui répugne à nos mœurs, & que la loi défend ?

FLEINS.

Eh bien ! restons cachés dans une nuit obscure...
Mais, quoi ! Fleins ne peut-il prévenir son injure ?
Ne peut-il s'opposer à ce qu'un séducteur
Vienne obséder sa femme, & dépraver son cœur ?

Ne peut-il d'un Milord éprouver le courage ?
Que dis-je ?.. ô déſeſpoir ! ô trahiſon ! ô rage !
Ses dons me retiennent le bras.
Je ne peux prévenir ni venger mon outrage.

SAINT-ALBANS.

Sir-James, le malheur environne vos pas.
Vos ſoupçons vont s'étendre & flétrir votre épouſe.
Et, juſqu'où peut aller votre fureur jalouſe ?
Un caractere vif, bouillant, impétueux
N'écoute rien, porte tout à l'extrême,
Ravage tout dans ſon cours orageux,
Et n'eſt que trop ſouvent victime de lui-même...
Je penſe comme vous ; je ſens qu'il eſt affreux
De devoir ſon bien être à l'homme qu'on déteſte.
Je veux vous délivrer de ce fardeau funeſte.
Je n'ai rien ; mais j'ai des amis ;
Et dans ce jour tout vous ſera remis.

FLEINS.

Mon frere !.. quel bonheur ! quelle joie imprévue !

SAINT-ALBANS.

Mais j'exige de vous une condition.

FLEINS.

Croyez...

SAINT-ALBANS.

Promettez-moi de fuir l'occaſion
D'un entretien dont je craindrois l'iſſue ;
Fuyez Milord, & redoutez ſa vue.

FLEINS.

Mais quoi ! s'il me prépare un affront ſolemnel!
S'il perſiſte à nourrir un projet criminel...

SAINT-ALBANS.

Vous ſaurez tout. Nous nous trompons peut-être!
Mais de vos mouvements vous n'êtes point le maître ;
Votre cœur trop ardent ne peut ſe contenir.
Il faut plus de ſang froid pour obſerver un traître.
Parlez-moi juſte : avant d'agir
Je veux ſavoir où vous en êtes.
Ces noirs ſoupçons, & ces fureurs ſecretes,
Les avez-vous montrés aux yeux de Miſs Vorthy ?
Sait-elle juſqu'où vont vos terreurs inquietes ?
Sait-elle à quel excès vous haïſſez Dély ?

FLEINS.

Je l'ignorois moi-même. Hélas! j'étois tranquille.
Quand vous êtes entré, bien moins époux qu'amants,
Nous étions tous les deux dans ces épanchements,
Où l'ame ouverte aux plus doux ſentiments
Voit tout ſous un aſpect agréable & facile.
Ma main avoit ſeché ſes pleurs,
Et diſſipé ſes naïves terreurs.
Je blâmois ſa délicateſſe.
Bien loin d'alarmer ſa tendreſſe,
Moi-même je la raſſurois.
J'étois plein de ma joie, & je la conjurois
De voir mon bienfaiteur, de le revoir ſans ceſſe,

De lui rendre l'honneur que l'on doit aux bienfaits,
Je reſpectois Dély ; je vantois ſa nobleſſe ;
De bonne foi je l'admirois.
Vos ſeuls diſcours ont détruit mon ivreſſe.

SAINT-ALBANS.

Ah ! tant mieux ! puiſque rien n'a pu les prévenir,
De leurs vrais ſentiments on pourra s'éclaircir,
Et ſouvent un rien nous éclaire.

FLEINS.

Loin de me raſſurer, vous me glacez d'effroi.
Je l'avouerai : ma femme à tel degré m'eſt chere !
Je vous déteſterois, ſi vous n'êtiez mon frere.
Pardonnez : je ſais trop tout ce que je vous dois.
Vous êtes, vous ſerez mon ange tutélaire ;
Et vos yeux éclairés ſur mes vrais intérêts
Détourneront de moi mille pieges ſecrets.
Je vous quitte, mon frere ; ayez ſoin de ma vie.
Mon honneur eſt le vôtre, & je vous le confie.
Sur tout ne cherchez point à flatter mon erreur.
J'ai beſoin d'être ſûr que ma femme eſt fidele :
Et plutôt que nourrir dans le ſein de l'horreur
Une incertitude cruelle ;
J'aimerois mieux la voir, ſans reſpect, ſans pudeur,
M'accabler de ſa honte, & déchirer mon cœur.

SCENE II.

SAINT-ALBANS *seul.*

Je le vois : ſes fureurs combleront mon attente.
Je le tiens dans mes fers, & ma haine eſt contente.
Le perfide ! ſa vaine & tardive amitié
Excite mon courroux, & non pas ma pitié.
Plus il oſe m'aimer & me traiter en frere ;
Plus je ſens contre lui redoubler ma colere.
Quel eſt de mon deſtin le fatal aſcendant !
C'eſt moi, moi ſon rival qui ſuis ſon confident.
Je m'attache à ſes pas... & pourquoi ?... pour entendre
Les récits inſultants de l'amour le plus tendre...
J'aime ; je ſuis forcé d'étouffer mon amour.
Je hais ; je ſuis forcé de contraindre ma haine...
Tous les tourments du cœur me mettent à la gêne ;
Chaque jour, chaque inſtant appeſantit ma chaîne...
Puiſque vers le bonheur il n'eſt plus de retour,
D'autres que moi ſeront malheureux à leur tour.

SCENE III.

SAINT-ALBANS, MILORD DELY.

MILORD.

Eh bien ! Sir Saint-Albans !..
Que penſe-t-il ? Quels ſont ſes ſecrets ſentiments ?

SAINT-ALBANS.

Vous l'aviez pénétré ; j'ai honte de le dire ;
Il eſt jaloux. L'affaire du décret
De vos premiers bienfaits a trahi le ſecret.
Il vous ſuppoſe enfin le projet de ſéduire.

MILORD.

Mais quoi ! n'avez-vous pas raſſuré ſon eſprit ?
Vous ſavez mes motifs.

SAINT-ALBANS.

Et que n'ai-je point dit ?
Mais comment éclairer la ſombre jalouſie ?
Comment adoucir ſon tourment ?

MILORD.

Je dois ſeul diſſiper ce triſte aveuglement,
Et calmer les ſoupçons dont ſon ame eſt ſaiſie.
Je vais l'attendre.

SAINT-ALBANS.

Ah ! laiſſez-moi, Milord
Ramener par degrés cet eſprit difficile.
Une explication me paroît inutile.
Et qu'y gagnerez-vous ? Que de l'aigrir encor.

MILORD.

Quoi ! le ton de la confiance,
Un aveu ſimple & pur dicté par la candeur...

SAINT-ALBANS, *l'interrompant.*

Aux regards d'un jaloux plein de ſa défiance,

Ne

Ne ſont rien qu'un piege trompeur.
Nous ne ſavons pas tout. Miſtriſs Fleins en alarmes...
J'ignore ſi j'ai lu dans le fonds de ſon cœur ;
Mais j'ai vu de ſes yeux échapper quelques larmes.

FLEINS.

Vous penſeriez...

SAINT-ALBANS.

Miſtriſs fait cas de la vertu.
Mais le cœur a des droits, le cœur veut être ému...
Elle cache peut-être une peine ſecrete.

MILORD.

Ce que vous dites-là m'afflige & m'inquiete.
Je ſuis bien loin de mériter,
Bien loin même de ſouhaiter
Ce qu'un autre voudroit acheter de ſa vie...
Aux regles du devoir mon ame eſt aſſervie :
Mes principes ſont ſurs.

SAINT-ALBANS.

Qui peut s'y refuſer ?
Les principes, Milord, ſont un frein reſpectable ;
Mais, quoi ! le ton reçu, les mœurs d'un ſiecle aimable,
Nous offrent des plaiſirs dont nous pouvons uſer.
Et comment cenſurer une erreur agréable ?

MILORD.

Et comptez-vous pour rien l'exacte probité ?
Le reſpect ſi ſacré des nœuds du mariage ?
L'ordre public ? Les loix de la ſociété ?

SAINT-ALBANS.

Mon cœur a des deſirs qu'il ſent bien davantage.

J'aime, je ſuis aimé ; Milord, voilà mes droits ;
Ils ſont indépendants des loix.
Si la ſociété contredit la nature,
A qui dois-je obéir ? .. Mais, Milord, je le veux ;
Réverons dans nos loix la raiſon la plus pure,
Eſtimons leurs motifs, & reſpectons leurs nœuds.
Pourquoi voudriez-vous, à vous-même contraire,
Et plus qu'elles enfin rigoureux & ſévere,
Etouffer vos deſirs, tourmenter votre cœur ;
A vaincre votre amour, placer votre grandeur ?
Suppoſez un Anglois convaincu d'adultere ;
La honte & le ſupplice en ſont-ils le ſalaire ?
Dans l'eſprit du public eſt-il déshonoré ?
Aimons donc, cher Milord, aimons à notre gré :
L'auſtérité n'eſt point notre partage ;
Laiſſons le vain ſcrupule ; & d'un œil raſſuré
Choiſiſſons des vertus qui ſoient à notre uſage.

MILORD.

O mes concitoyens, qu'allez-vous devenir...
Si vous goûtez de ſemblables maximes,
Vous voilà, grace au ciel, purgés de tous les crimes ;
Et vous n'avez plus à rougir !
Sir Saint-Albans, je ſuis capable de foibleſſe ;
Mais je n'ai point la criminelle adreſſe,
De cacher ma faute à mes yeux,
Et de la revêtir d'un voile ſpécieux.
Qu'eſt-il beſoin de vous répondre !
Jettez les yeux autour de vous ;
Tout dépoſe pour moi ; tout ſert à vous confondre.
Voyez des femmes, des époux,

Traînant avec horreur la chaîne qui les lie,
Uſer dans les remords leur malheureuſe vie :
Voyez l'honneur, la bonne foi,
L'eſtime & l'amitié déſerter les familles ;
Les meres devenir jalouſes de leurs filles ;
Les peres détourner la vue avec effroi,
Et dans leur doute affreux, repouſſer la nature...
Les devoirs méconnus, vengés avec uſure ;
Nulle pudeur, nul frein ; des travers, des erreurs ;
Et le plaiſir détruit, auſſi bien que les mœurs.
Voilà le fruit de vos maximes!
Voilà comme enfantant les malheurs & les crimes,
Vos principes ont tout perdu !...
Qu'une femme ſage & bien née,
D'un nœud mal aſſorti, victime infortunée ;
Après avoir vainement combattu,
Succombe à ſa foibleſſe, & manque à la vertu ;
Je la plains... Mais par ton, par goût, ou par ſyſtême,
Trahir tous ſes devoirs, & ſe trahir ſoi-même...
Qu'un monde vain, frivole, oſe s'en applaudir ;
Vous & moi, Saint-Albans, nous devons en rougir.

SAINT-ALBANS.

De tous vos ſentiments j'admire la nobleſſe ;
Et je vous abandonne un monde corrupteur.
Mais, vous en convenez : ſans bleſſer la ſageſſe,
On peut plaindre un objet formé pour le bonheur,
Qui, preſſé ſous le poids d'un injuſte hymenée,
Ne reſpire que la terreur ;

Et qui de ſes devoirs, victime infortunée,
N'a pas même le droit d'avouer ſon malheur . . .
On lutte, mais en vain, contre ſa deſtinée,
Et l'on finit toujours par en croire ſon cœur.

SCENE IV.

MILORD DÉLY *ſeul.*

AI-JE bien compris ſa penſée ? . . .
De quel étonnement je demeure frappé !
Non, non ; cela n'eſt point ; Saint-Albans s'eſt trompé.
Une femme honnête & ſenſée,
Excuſe les tranſports jaloux,
Et ſouffre avec douceur les torts de ſon époux.
Mais moi ; moi, ſi j'oſois deſcendre dans moi-même...
Pardon, Miſtriſs ; ſi mon reſpect ſuprême,
D'un penchant criminel ne m'a point garanti ;
Aux troubles de mon cœur je n'ai point conſenti.
Vous avez ignoré mon crime involontaire ;
J'ai ſu me réprimer, me punir & me taire . . .
Quel ſeroit donc, grand Dieu ! mon funeſte deſſein,
Si ce fatal ſecret s'échappoit de mon ſein !
Et comment ſupporter mes remords & ma honte,
Si, vaincu par un feu que la vertu ſurmonte,
J'oſois . . . Fuyons . . . mais je la vois.
O vertu que j'implore ! ô vertu ! ſoutiens-moi.

SCENE V.

MILORD DELY, MISTRISS.

MISTRISS, *revenant de l'intérieur de la maison.*

MILORD, vous me voyez pénétrée & confuse;
Je ne puis soutenir l'excès de vos bontés;
Vos bienfaits...

MILORD, *l'interrompant.*

Pardonnez à mes témérités.
Votre infortune est mon excuse...
Calmez-vous; ce n'est point un don:
C'est un prêt seulement que j'ai voulu vous faire.
Vous souffriez; l'instant, l'occasion,
Tout vous rendoit mon secours nécessaire:
J'ai pu vous être utile, & je suis trop heureux.

MISTRISS.

Je bénis votre caractere,
Milord; il est sensible, honnête & généreux.
L'honneur seul vous conduit; il est votre salaire.
Vos bienfaits ne font point rougir,
Et seul vous possédez l'art heureux de jouir.

MILORD, *troublé.*

Ah! Mistriss.

MISTRISS.

Non, Milord; je dis ce que je penſe.
La plus juſte reconnoiſſance
Ne peut altérer ma candeur.
Si d'un côté l'on m'offroit l'opulence,
Les titres éclatants, la ſuprême grandeur;
Et de l'autre, cette ame pure,
Dont les vertus honorent la nature.
Je laiſſerois le trône, & prendrois vos vertus.
Vous rougiſſez, & vous ſemblez confus!
Pourquoi me faire cette injure?
Ah! laiſſez-moi du moins la gloire & le plaiſir
D'admirer vos bontés, de leur rendre juſtice.
Oui; me taire & vous obéir
Ce ſeroit pour mon cœur un trop grand ſacrifice.
Goutez, Milord, goutez l'avantage flatteur
De mériter votre propre ſuffrage;
Et que puiſſe du Ciel le regard protecteur....

MILORD, *l'interrompant, & avec le plus grand déſordre.*

Madame, par pitié ſuſpendez ce langage.
Je ne mérite pas vos vœux & votre hommage.
Je m'avilis moi-même à ſouffrir votre erreur;
Je n'y puis réſiſter; la honte eſt dans mon cœur.
Haïſſez, mépriſez... mais j'atteſte l'honneur;
J'atteſte en frémiſſant la vertu que j'outrage;
J'ai fait pour me dompter d'inutiles efforts;
Croyez-en mon reſpect, mon trouble & mes remords;

N'écoutez point, Madame, un aveu qui vous bleſſe;
Détournez des regards ſi purs, ſi vertueux,
Du malheureux, qu'entraîne une fatale ivreſſe;
Et qui, malgré la voix du remords qui le preſſe,
Forme peut-être encor les plus coupables vœux.

MISTRISS.

Eſt-ce bien vous!... eſt ce à moi!... je m'étonne...
Milord, vous m'inſultiez, & vous me l'apprenez.
Reprenez, reprenez vos dons empoiſonnés;
Sortez, & que jamais..

MILORD.

Le trouble m'environne.
Qu'ai-je dit!... qu'ai-je fait!... Madame, écoutez-moi.

MISTRISS.

Vous écouter?... comment? pourquoi?
Oubliez-vous que je ſuis mariée?
Que le nœud le plus ſaint m'a pour jamais liée;
Que j'aime mon époux; que mon cœur l'a choiſi;
Que je ſuis criminelle en vous ſouffrant ici?
Malheureux ſéducteur! homme faux & perfide!
Vous voilà confondu parmi ces vils humains,
Des malheurs de mon ſexe artiſans inhumains;
Qui promenant leurs vœux que la vanité guide,
Sur les nœud de l'hymen répandent les dégouts,
Diviſent les parents, ſéparent les époux;
Et ne laiſſent par tout, ſur leur affreux paſſage,
Que des infortunés, devenus leur ouvrage....
Mais non, Milord, & j'aime à mieux penſer de vous.

Vous vaincrez votre amour : oui vous aurez la gloire
De remporter sur vous cette heureuse victoire.
Quel fruit recueille-t-on d'une si vaine erreur!
Où la vertu n'est point, est-il un vrai bonheur!...
O vous, dont toute l'Angleterre
Doit respecter un jour les mœurs, la probité;
Vous, qui portez un nom cher à l'humanité,
Qui des infortunés devez être le pere,
Pourriez-vous renoncer au nom de Bienfaiteur,
Pour celui d'un esclave, & d'un vil corrupteur?

MILORD.

Je ne tromperai point vos vœux & votre attente,
Madame, je révere un si juste courroux;
J'admire une bonté si noble & si touchante.
Puisse mon repentir m'élever jusqu'à vous!
Et puisse-t-il, frappant votre cœur magnanime,
M'aider à recouvrer votre premiere estime!

MISTRISS.

Milord, plus vous me connoîtrez,
Plus vous regretterez de m'avoir affligée.
Laissez moi.

(*Elle rentre dans l'intérieur de la maison*).

SCENE VI.

MILORD DÉLY, *seul.*

Quoi! c'est moi qui l'ai donc outragée!...
Quoi! j'ai pu violer les droits les plus sacrés!
J'ai pu, dans les transports d'un aveugle délire....

SCENE

SCENE VII.

MILORD DELY, SIR SAINT-ALBANS.

Milord DÉLY.

O Saint-Albans!

SAINT-ALBANS.

Hâtez-vous de m'inſtruire:
Je ſuis épouvanté du trouble où je vous voi.

MILORD.

Je ſuis au déſeſpoir.

SAINT-ALBANS.

Vous! comment donc? pourquoi?

MILORD.

J'aimois; vous l'avez dû juger par ma contrainte;
Et je puis maintenant vous l'avouer ſans crainte.
Ce malheureux amour alloit ſe conſumer,
Mais un moment d'erreur a ſu le rallumer;
J'ai fait l'aveu d'une coupable flamme.
Cet aveu déchire mon ame;
Et je n'ai plus le droit de m'eſtimer.

SAINT-ALBANS.

Vous?...

MILORD.

Avec quelle ardeur & quelle véhémence!
Elle a de mes tranſports réprimé l'inſolence!

Que ſon reſſentiment lui donnoit de grandeur!
Quel mêlange inoui de force & de douceur!...
Non, contre mes remords je n'ai point de courage.;
Et je ne peux jamais réparer mon outrage.

SAINT-ALBANS.

Jamais!... Pourquoi cet excès de douleur?
Que votre vertu vous raſſure,
Le remords efface l'injure.
Pour accorder avec votre devoir
L'amour dont un cœur noble avec raiſon s'offenſe;
Il eſt un ſûr moyen que je crois entrevoir...
Oui, Milord, reprenez le calme & l'aſſurance;
J'ai partagé vos torts, je dois les réparer;
Venez chez moi.

MILORD.

Comment!... quelle apparence?

SAINT-ALBANS.

Je dois rompre enfin le ſilence:
Je vous dois une entiere & pleine confidence.
Venez: ſur votre ſort je vais vous éclairer.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SAINT-ALBANS, *seul.*

Mes vœux sont satisfaits ; & je tiens ma vengeance ;
J'ai recueilli le fruit de ma persévérance.
Sir-James ne vient point ; qu'il me tarde à le voir !
Le transport où je suis ne se peut concevoir.
Lui, qui sans éprouver ma rage & ma contrainte,
Possédoit, aimoit à son gré,
Le bien qui m'appartient, le bien que j'adorai,
Le bien que m'a ravi sa trop coupable feinte !...
Quel retour imprévu ! quel réveil plein d'horreur !
Que son bonheur passé va croître son malheur !
Il vient.

SCENE II.

SAINT-ALBANS, FLEINS.

FLEINS.

Eh ! bien ! dissipez-vous ma crainte ?
Des bienfaits de Milord n'ai-je plus à rougir ?
Parlez : connoissez-vous ce qui le fait agir ?

SAINT-ALBANS.

Vous avez ſagement évité leur préſence,
Et j'ai mis à profit le temps de votre abſence.
Mais, mon frere, écoutez : un eſprit ferme & grand,
Regarde les revers d'un œil indifférent ;
Le ſort peut contre lui déployer ſa furie ;
Mais aucun de ſes traits n'empoiſonne ſa vie.

FLEINS.

Vous me faites frémir.

SAINT-ALBANS.

Je ſors d'avec Dély,
Je vous plains.

FLEINS.

Terminez ma vive inquiétude,
Je ne puis demeurer dans cette incertitude.

SAINT-ALBANS.

J'ai tout oſé, j'ai fait tout près de lui ;
Sa prudence a long-temps éludé mon adreſſe ;
Mais enfin j'ai ſurpris l'aveu de ſa tendreſſe ;
Il l'aime, elle le ſait... il vouloit à l'inſtant,
Lui faire parvenir un billet important.

FLEINS.

O trahiſon !... Mais quoi ! ne pouviez-vous, mon frere,
Reſpectant mon repos, & l'honneur de Miſtriſs,
Souſtraire à ſes regards un écrit téméraire ?

SAINT-ALBANS.

Le voici... mais je crains.

FLEINS, *avec une perſuaſion affectée.*

Raſſurez vos eſprits,
Ma femme eſt vertueuſe, un perfide adultere
N'en a pu recevoir que haine & que mépris;
Cette lettre en ſera la preuve la plus claire;
Donnez.

SAINT-ALBANS, *lui donnant la lettre.*

Vous m'y forcez.

FLEINS, *lit.*

» Mon amour va ſatisfaire enfin votre vertu; je
» vous offre ma main, daignez l'accepter, & rendre
» heureux le plus paſſionné des hommes. Votre ma-
» riage eſt nul par la loi. Votre époux a abuſé de
» votre inexpérience, vous a dévouée à l'infortune,
» & comble vos malheurs par une jalouſie offen-
» ſante. Ces liens... *que vous haïſſez!* ..... ſeront
» briſés. On me promet l'aveu de vos parents. Je ne
» paroîtrai plus chez vous .... Je paſſe le reſte de l'a-
» près-midi au Café de Wil, où je vais attendre avec
» impatience votre réponſe.

DÉLY. »

Je reſte anéanti.
Ai-je bien lu?... Mes yeux..., ô cruelle Vorthy!

SAINT-ALBANS.

Vous en croyez trop tôt l'effroi qui vous accable.
Et peut-être Vorthy n'eſt-elle point coupable.
Milord eſt amoureux. Un cœur préoccupé
Par ſes propres deſirs eſt aiſément trompé:

On eſt foible, on s'aveugle, on croit ce qu'on eſpere.

FLEINS.

Oui, vous avez raiſon : embraſſez moi, mon frere ;
Oui, chaſſons loin de nous une vaine terreur ;
Eloignons de mon cœur cette image cruelle.
Et que me fait à moi ce billet plein d'horreur ?...
Ah ! j'en crois ſes vertus, ſa bonté, ſa candeur.
Vorthy ne m'eſt point infidelle.
Voudroit elle aujourd'hui détruire mon bonheur,
Elle qui, juſqu'ici ſenſible à mon ardeur,
A tout ſacrifié, rang, dignité, fortune,
D'un pere qu'elle aimoit, encouru la rigueur,
Subi, ſans murmurer, la miſere importune !
Ah ! mes ſoupçons me font horreur.
Plutôt périr cent fois que de lui faire injure !
Ce ſeroit outrager la vertu la plus pure.

SAINT-ALBANS.

J'aime ce mouvement de généroſité.
Il eſt noble, il eſt juſte ; il vous rend eſtimable.
Et de quoi n'eſt on pas capable
A l'âge de Milord, à cet âge emporté ? ...
Les beſoins de Miſtriſs, & ſon obſcurité,
Ont enhardi, ſans doute, un eſpoir trop coupable.
Quant au ſens du billet...

FLEINS.

Eh ! bien !

SAINT-ALBANS.

La vanité

Aura trompé Dély... Sa lettre nous annonce
Qu'il connoît vos transports jaloux,
Qu'il sait que Miss se plaint de vous :
Cela peut vous troubler ; mais voici ma réponse.
Oui : Miss, qui lui suppose un grand fonds de vertu,
A pu, sur des secrets d'une telle importance,
S'épancher avec confiance :
Lui, dont le cœur est prévenu,
Et qui ne cherche enfin qu'à s'aveugler lui même...

FLEINS.

Mais cette confiance extrême
De la part d'une femme, & sur de tels objets
N'annonce-t-elle pas des sentiments secrets?...
Mon cœur frémit à cette idée.
Ces liens que vous haïssez,
Lui dit-il, *vont être brisés.*
Ah ! ma terreur est trop fondée.
Ce Dély connoît tout ; il connoît mes malheurs,
Mon hymen, mon état, mes secretes douleurs :
Leur accord est certain, ma perte est décidée.
Ils sont d'intelligence à se tromper tous deux...
Je le vois, la vertu n'est qu'un pur artifice ;
La candeur n'est qu'un piege adroit & dangereux.
Mais, que dis je? est ce à moi d'invoquer la justice?
Esclave d'un penchant qui m'imposoit la loi,
Trop foible contre un cœur qui se donnoit à moi,
J'ai trompé votre amour & votre confiance ;
Vous êtes bien vengé !

SAINT-ALBANS.

Mépriſez une offenſe

Qui va vous rendre à nous, & vous rendre à l'honneur.
Venez aux pieds d'un pere abjurer votre erreur.

FLEINS.

J'étois jaloux ? . . . Avois-je tort de l'être ? . . .
Hélas ! je preſſentois mes horribles deſtins.
Mais du moins j'étois vrai, même dans mes chagrins,
Et j'étois tel au fond qu'on me voyoit paroître.
Je n'avois point cet art coupable & ſuborneur
De feindre la pitié, la bonté, la candeur ;
D'affecter ſans pudeur les plus nobles tendreſſes,
D'enchaîner à mes pieds, par mes fauſſes careſſes,
L'objet infortuné que je voulois trahir.
Parjure, tu peux me haïr ;
Tu peux briſer les nœuds où j'attachois ma vie ;
Tu peux d'un autre hymen mendier la faveur ;
Jamais l'injuſte amant dont tu cherches le cœur
N'aura ni mon amour, ni mon idolâtrie ! . . .

SAINT-ALBANS.

Sir-Jame, ſoyez juſte, & jugez-vous ! . . . Enfin
Vous n'avez ni grandeur ni fortune en partage.
Votre pere, irrité d'un hymen clandeſtin,
Vous exclut de ſon héritage.
Milord eſt riche ; il eſt titré :
Peut il n'être pas préféré ? . . .
Votre malheur vous ſert, & vous réconcilie ;
Rompez avec dédain la chaîne qui vous lie :
Oubliez une ingrate, & ſon perfide amant.
Venez, ne tardez plus,

FLEINS

FLEINS.

Moi ! que je les oublie !...
Ainſi donc, achevant leur noire perfidie,
Ils ſeroient à ma vue heureux impunément !
J'ouvrirois le champ libre à mon ignominie,
Et de leur vil hymen je ſerois l'inſtrument !...
Ce cœur n'a pas encore perdu le ſentiment.
L'ingrate me rendra compte de mon injure,
Et ne goûtera pas le fruit de ſon parjure.

SAINT-ALBANS.

Gardez-vous d'écouter ce juſte mouvement ;
Dans votre cœur bleſſé je vois ce qui ſe paſſe...
Un duel en ces lieux eſt un aſſaſſinat ;
L'agreſſeur eſt puni, quel que ſoit ſon état ;
Et la loi n'admet point de grace.

FLEINS.

Que m'importent à moi des jours déshonorés !...
Vengeons-nous & mourons... Mais que dis-je ! ô mon frere,
Mon frere, pardonnez à mes ſens égarés !
Sais-je ce que je veux ? ſuis-je encore à moi-même ?
Que n'ai-je comme vous, cette force ſuprême,
De dompter la nature, & de regner ſur moi ?...
Mais votre exemple enfin va devenir ma loi.
C'en eſt fait, je le veux ; oui, j'aurai le courage
D'oublier mon amour, enſemble & mon outrage.

Mais mon frere, pardon, vous me voyez distrait.
L'attention fatigue un esprit inquiet.
Et j'ai besoin de solitude.

SAINT-ALBANS.

J'en espere un heureux effet,
Et vous quitte sans crainte & sans inquiétude...
Que le calme du cœur soit votre unique étude;
Je vais presser l'emprunt dont vous avez besoin.

FLEINS.

Pardon, mon frere.

SAINT-ALBANS.

Épargnez-vous ce soin.

SCENE III.

FLEINS, *seul.*

Me voici seul, & Dély n'est pas loin.
Tu ne jouiras pas, perfide,
De mon opprobre, & de mon désespoir;
C'est le devoir, c'est l'honneur qui me guide;
Punissons, punissons un attentat si noir;
Courons; & que le traître expire;
Que son indigne amante...

(*Il entend du bruit; s'interrompt; met dans sa poche la lettre, s'il ne la pas déja serrée; Mistriss revient de l'intérieur de la maison sur la scene*)

SCENE IV.

FLEINS, MISTRISS.

MISTRISS.

Ah! mon ami, c'eſt toi!
Eh! quoi! tu n'as rien à me dire?
Mais, quel eſt donc l'état où je te voi?
Si j'en crois tes regards, ton maintien, ton viſage...

FLEINS.

L'extérieur abuſe & trompe trop ſouvent,
Et du cœur des humains n'eſt qu'une fauſſe image.

MISTRISS.

Quel eſt ce langage étonnant?
Écoutez.... Non; écoute, & raſſure mon ame:
N'es-tu plus mon ami, mon époux, mon amant?
Vorthy n'eſt-elle plus ta maîtreſſe & ta femme?
Au nom du tendre ſentiment
Qui me tient lieu de tout, & qui charme ma vie,
Diſſipe ce noir mouvement.
Seroit-ce de la jalouſie?
Parle... Eſt-il des chagrins qu'il me faille cacher?
Si du moindre ſoupçon ton ame étoit ſaiſie,
(*Montrant ſon cœur*).
Tu le ſais bien: c'eſt là que tu dois t'épancher.

FLEINS.

Je n'en ai plus.

MISTRISS.

Eh bien ! ſi tu me rends juſtice ;
Si tu n'as plus ſur moi de doute injurieux ,
Pourquoi cacher ton cœur & ta peine à mes yeux ?
Quoi ! regretterois-tu le tendre ſacrifice ,
L'abandon généreux de ton rang , de ton bien ?
Es-tu las d'un état ſi différent du tien ?...
Mon pere m'aime , il finira nos peines.
De la perſévérance , & nous ſerons heureux.

FLEINS.

Heureux !... Ah ! Dieu !...

MISTRISS.

Pourquoi ce déſeſpoir affreux ?
Un ſeul inſtant peut terminer les haines.
Un pas de Milord Saint-Albans
Lui rendra pour jamais l'amitié de mon pere.
Mon cher ami , j'eſpere en votre frere.
Il peut nous appuyer... Il peut, en attendant,
Rendre à Dély...

(*Fleins lui lance un regard qui l'interrompt ; il va ouvrir une armoire*).

MISTRIS, *à part.*

La terreur m'a frappée !

(*Allant après Fleins.*)

Cher époux...

FLEINS; *ſans l'écouter, & mettant une épée.*

C'en eſt fait!

MISTRISS.

Pourquoi prendre une épée?

FLEINS, *concentré.*

Je ne ſais... Mais, Miſtriſs, ceſſez de vous troubler.
Un cœur ſi vrai, ſi pur, a-t-il lieu de trembler?
Je connois votre amour & ſa perſévérance.
Et ma main va remplir votre juſte eſpérance.

SCENE V.

MISTRISS *ſeule, & revenant peu à peu à elle-même.*

Je n'en puis plus : mon ſang s'eſt arrêté..,
Un froid mortel a paſſé dans mon ame.

(*Elle s'aſſied.*)

Dieu!... Mon Dieu!.. Quel eſt donc ce maintien affecté?
Quel accueil! Quel regard! Comme il parle à ſa femme!..
Au ſeul nom de Dély, j'ai vu ſon front pâlir.

(Elle veut se lever.)

A-t-il appris? .. Va-t-il? ... Grand Dieu ! suspends
leur rage.
Et qu'avant de frapper ils puissent s'éclaircir...

(Elle retombe.)

Ma faute est mon hymen : le ciel veut m'en punir.
Sans cet hymen!.. Que dis-je ? Ah ! Sir-James,
pardonne :
Malgré le désespoir où mon cœur s'abandonne,
Je bénis le moment où j'ai pu m'enflammer ;
Je t'aime, & je me sens heureuse de t'aimer.
Mon ame pour jamais à la tienne est unie.
Si je te perds, hélas ! je renonce à la vie.

SCENE VI.

FLEINS, MISTRISS.

FLEINS.

MADAME, c'en est fait : il faut nous séparer.

MISTRISS.

Nous séparer!

FLEINS.

Je viens vous délivrer,
Et je brise les nœuds d'un indigne hymenée.
Prenez le soin de votre destinée.

Votre amant ne vit plus.

MISTRISS, *avec effroi.*

Mon amant, dites-vous?

FLEINS.

Oui, ton amant, perfide; il eſt ſur la pouſſiere;
Je l'ai vu tomber ſous mes coups.

MISTRISS, *en larmes.*

Ainſi votre main meurtriere
A verſé le ſang innocent!
Ainſi vous m'accuſez!...

FLEINS.

Pleure, pleure, cruelle;
Je jouïs des douleurs que ton ame reſſent....
Oui, j'ai puni ton ardeur criminelle;
J'ai vengé l'hymen par le ſang.
Vas, tu peux à ton gré diſpoſer de ta vie:
Je te mépriſe trop pour t'arracher le jour;
Vis dans l'opprobre & dans l'ignominie;
Vis, & pleure à jamais ta honte & ton amour.

MISTRISS.

Malheureuſe!..

FLEINS.

Oui, tu l'es. Connois ta perfidie.
Tu n'avois d'autre appui, d'autre ſoutien que moi.
Un divorce éclattant me ſépare de toi.
On te verra délaiſſée, avilie
Sous le fardeau de l'infamie

Baiſſer un front humilié,
Sans pouvoir obtenir un regard de pitié.
Adieu.

MISTRISS.

Vous me quittez, Sir-James;
Vous me quittez... On doit plaindre mon ſort,
Et l'arrêt de ma honte eſt celui de ma mort.
Mais, qu'ai-je fait ? Quel crime a commis votre femme ?
Quels ſont donc les témoins dont l'honneur, dont la foi,
Balancent dans ton cœur ce que j'ai fait pour toi ?
Ah ! connois-moi. Tu viens m'annoncer mon ſupplice;
Ta bouche vient m'apprendre un meurtre injurieux;
Malgré ta cruauté, malgré ton injuſtice,
Je t'aime encore, ingrat, & plus que je ne veux.

FLEINS.

Parjure ! c'eſt ainſi qu'affectant l'innocence,
Dans tes liens trompeurs tu me ſus arrêter.
Mais les temps ſont paſſés; tu combles ton offenſe,
Et ta fauſſe vertu ne fait que m'irriter.
Cet indigne Milord, ce perfide adultere,
Avoit appris de toi l'art de ſe contrefaire;
Il ſavoit, comme toi, ſe rendre intéreſſant;
Il étoit généreux, humain, compâtiſſant...
Je n'ai rien écouté de ſes diſcours frivoles;
Et ſans perdre le temps en de vaines paroles,

Meurs,

Meurs, ai-je dit.

MISTRISS.

Vous me glacez d'effroi...
Ah! ſi jamais tu fus ſenſible!
Au nom de ce moment terrible,
Au nom d'un pere, hélas! que j'ai quitté pour toi;
Au nom de mon trépas... Sir-Jame, écoutez-moi.

FLEINS.

Ingrate!.. juſques-là je veux bien me contraindre!
De tes ſéductions mon cœur n'a rien à craindre.

MISTRISS, *à ſes genoux.*

Ah! ce n'eſt pas pour moi, Sir-James; c'eſt pour vous
Que votre épouſe en pleurs embraſſe vos genoux.
Si Milord a perdu la vie,
Peut-être vivrez-vous à l'abri du remords.
Mais s'il n'eſt point dans le ſéjour des morts;
Si votre cruauté ne s'eſt point aſſouvie;
S'il eſt mourant; s'il parle avant que d'expirer;
Que de regrets affreux viendront vous déchirer!
Vos jours ſeront livrés au reproche, à la plainte;
Du déſeſpoir vengeur vous ſentirez l'atteinte;
Vous pleurerez un cœur ſenſible & généreux,
Dont l'unique deſir fut de vous rendre heureux;
Qui plaça dans vous ſeul ſes vœux, ſon eſpérance,
Et qui reçut de vous la mort pour récompenſe.

FLEINS.

(*Avec attendriſſement.*)
Dieu ! Grand Dieu ! .. Mais, Madame, envain vous m'abuſez.
Le crime eſt évident. Levez-vous, & liſez.

(*Il lui donne la lettre.*)

Tu détournes les yeux... Lis ma honte & ta perte.
Lis... De ton vil amour Sir-Jame eſt-il inſtruit ?..
Tu vois de ton forfait la trame découverte.
Tu vas en recueillir le fruit.

MISTRISS, *lui rendant la lettre avec tranquillité.*

Et voilà donc ſur quoi je me vois condamnée.
Quoi ! ſur la foi d'un billet impoſteur
Tu veux rompre notre hymenée!
Et moi, victime infortunée,
A l'opprobre, aux regrets, au malheur deſtinée...
As-tu pu, juſques-là méconnoître mon cœur ?..
J'ai mépriſé pour toi les droits de la nature.
Je ne te parle point d'une vaine grandeur :
Qu'étoit-ce pour mon cœur qu'un pareil ſacrifice ?
Mais, mon pere... Mon pere, il faiſoit mon bonheur.
En le quittant pour toi, je faiſois ſon ſuplice !
Je l'ai fait. J'ai commis cette horrible injuſtice.
Tu veux m'abandonner : je le veux ; j'y conſens :
Tu déchires mon cœur ; j'en mourrai, je le ſens...
Mais j'aime mieux mourir, même au ſein de la honte ;

J'aime mieux la mort la plus prompte,
Que de te voir toujours incertain sur ma foi.
Je t'aime, je t'adore, & je renonce à toi.

FLEINS.

Arrêtez, & craignez la douleur qui m'égare.
L'amour m'a-t-il rendu criminel & barbare ?
Non, vous ne suivrez point cet horrible dessein.

MISTRISS.

Non, laisse-moi : je veux t'arracher ta victime.
Eh ! je te coûterois peut-être un nouveau crime.

FLEINS.

Arrêtez, arrêtez.

SCENE VII.

FLEINS, MISTRISS, TEMOINS, ARCHERS.

UN TÉMOIN.

Saisissez l'assassin.
(A Fleins qui se débat.)
Marchez : il faut vous y résoudre :
Marchez, & suivez-nous chez Milord Saint-Albans.

FLEINS, *entraîné.*

Chez Milord Saint-Albans ! . . O ciel ! lance ta foudre ;
Couvre-moi par pitié de tes feux dévorants ;
Frappe, ô ciel ! Frappe, & me réduis en poudre.

SCENE VIII.

MISTRISS, *seule.*

O déſeſpoir!.. Mais, non ; tentons tous les moyens,
Et conſervons ſes jours d'où dépendent les miens.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

(Le theâtre repréſente la ſalle d'audience de Milord Saint-Albans, Chef de Juſtice. On y voit des ſiéges; une table pour écrire les dépoſitions).

SCENE PREMIERE.

MILORD, SAINT-ALBANS, VILSON.

VILSON.

MILORD : on vient de traîner en ces lieux
Un triſte & malheureux coupable;
Rien ne peut exprimer ſon état déplorable;
Il ſe dérobe à tous les yeux,
Et de ſes vêtements ſe couvre le viſage.
Tantôt il ſe répand en cris injurieux;
Les ſanglots quelquefois ſuccedent à ſa rage.
Moi, dit-il, moi, chez Milord SaintAlban!
Ah! que l'enfer m'engloutiſſe à l'inſtant...
Votre nom ſeul le remplit d'épouvante,
Et plus que ſon forfait, l'agite & le tourmente.
Il paroît renfermer de douloureux ſecrets
Qu'il voudroit découvrir, & qu'il cache avec peine.
Il ſupplie enfin qu'on le mene

Chez le premier Juge de paix.
On ſe refuſe à ſa demande,
Et l'on veut qu'il paroiſſe à votre Tribunal;
Et moi, dans ce trouble fatal
Je ſuis venu...

MILORD.

La loi veut que je les entende :
De quoi l'accuſe-t-on ? Et quel eſt ſon délit ?

VILSON.

Un meurtre. A l'inſtant même, à quelques pas d'ici,
Il a, dans un tranſport de rage & de colere,
Aſſaſſiné Milord Dély.

MILORD.

Dély, grand Dieu ! Dély !... quelle main ſanguinaire
A pu s'armer contre ſes jours ?
Malheureux que je ſuis !... & quel coup pour un pere...
Contre ſon déſeſpoir quel ſera mon recours ?...
Faites entrer ce miſérable...

SIR-JAMES, *derriere la ſcene.*

Où me conduiſez-vous ?

SCENE II.

MILORD Sᵗ ALBANS, SIR JAMES (*couvrant ſon viſage de ſes mains*). DEUX TÉMOINS.

MILORD.

Approche, malheureux.
Je n'ajouterai point à l'effroi qui t'accable ;
Calme tes ſens, reviens de ce trouble honteux ;
La loi ne cherche point à trouver de coupable.
Mais pourquoi, ſi tu crains en effet les remords,
Si la honte t'inſpire un effroi légitime,
Pourquoi t'abandonner au crime !...
Quel eſt ton rang, ton nom, & le ſang dont tu ſors !...
Tu ne me réponds point ? Tu frémis de m'entendre ?
Parles, je ſuis ton Juge.

JAMES.

Où me cacher ?

MILORD.

Réponds.
Quel es-tu ?

JAMES.

Moi ! grand Dieu !... que voulez-vous apprendre ?

MILORD.

Qu'entends-je ! quelle voix ! quels horribles ſoupçons !...

(se levant, & découvrant de force le visage de Sir-James).

Mon fils!... ah! trop malheureux pere:
C'est lui!...

(Il tombe sur son siege; & Sir-James se jette contre terre abîmé dans la douleur.

Vil instrument d'opprobre & de colere,
Oui, tu sortis de moi pour être mon bourreau,
Pour flétrir ma mémoire & creuser mon tombeau.
Tu pleures: tu me tends une main suppliante!...
Du sang d'un citoyen n'est-elle pas fumante?
Quel tissu de forfaits! ô crime! ô déshonneur!
Un perfide assassin! un lâche ravisseur!
Un malheureux!... qu'attend le fer de la Justice!...

JAMES.

La plus affreuse mort n'a rien dont je frémisse:
Je ne crains que vous seul; je crains votre courroux.
Épargnez votre fils qui tremble à vos genoux...
A combien de douleurs mon ame est asservie!
Je perds le seul bien de ma vie;
Je le perds par mes mains, & le perds pour jamais.
On ne peut me haïr autant que je me hais.
Ah! si vous connoissiez l'ennui qui me dévore,
Mes fureurs, mon amour, mes soupçons, mes regrets,
Tout ce que j'ai souffert, ce que je souffre encore,
Bien loin d'être accablé de votre inimitié,
J'obtiendrois en mourant votre juste pitié.

MILORD

MILORD.

De la pitie, barbare!.. En as-tu pour ton pere?
Lorſque ton cœur conçut cet horrible deſſein,
Le reſpect de ton pere arrêta-t-il ta main?
Je ne te parle point de ta premiere offenſe,
Quand malgré ton devoir & ma juſte défenſe,
Suivant d'un fol amour les téméraires vœux,
D'un hymen clandeſtin tu reſſerras les nœuds;
Quand loin de fuir & la fille & le pere,
Et d'épouſer contre eux ma trop juſte colere,
Par ta rebellion tu devins mon fléau.....
La malheureuſe! Elle quitte ſon pere;
Elle te ſuit! Et quel eſt ſon ſalaire?
Tu meurs ſous le fer d'un bourreau.
Laiſſe-moi, miſérable, & reſpecte mon âge;
Sur mon front indigné ne leve pas les yeux.
Tes vains remords me ſont injurieux,
Et ta ſoumiſſion m'eſt un nouvel outrage.

JAMES.

En eſt-ce aſſez, ô ciel! & ma jalouſe rage?..
Ah! l'on ne meurt pas de douleur!...
Eh bien! mon pere, apprenez mon malheur.
J'aimois, j'étois aimé, malgré votre défenſe;
Et quoiqu'au ſein de l'indigence,
La fille de Vorthy, le fils de Saint Albans,
Exiſtoient l'un pour l'autre, & vivoient trop contents.
O paſſion cruelle! horrible jalouſie!
Un jour ſeul a détruit le bonheur de ma vie.

Je me ſuis cru trahi, j'ai ſuivi ma fureur;
J'ai combattu Dély, mais en homme de cœur.
J'ai cru ma haine légitime :
L'honneur arma mon bras incapable d'un crime.
Je vais mourir victime de la loi.
Mon unique regret, en perdant la lumiere,
Eſt d'avoir, par mon caractere,
Offenſé ſans reſpect un cœur qui fut à moi.
Mon pere, je vous la confie;
Ah! daignez réparer ma triſte frénéſie,
Et rendre à Mis Vorthy l'honneur que je lui doi.

MILORD.

O délire! ô fureurs! ô paſſions humaines!
Trop heureux l'homme libre, & qui ſort de vos chaînes....
Vous m'avez pénétré de douleur & d'effroi.
Je ſuis homme; & malgré ma fermeté ſévere,
Je plains, en le blâmant, un crime involontaire!
Vous avez mépriſé l'autorité d'un pere,
Vous vous êtes reglé par vos propres conſeils;
Vos malheurs ſerviront d'exemple à vos pareils.

(Aux Témoins.)

O vous, dont la juſte pouſuite
Venge l'humanité, les loix & l'amitié,
Vous excuſerez ma conduite,
Et ne blâmerez point ma trop juſte pitié;

Et quel homme ſeroit capable
D'inſtruire ſans terreur le procès de ſon fils ?
Je me recuſe : allez, reſpectez mes ennuis,
Et chez un autre Juge emmenez le coupable.

UN TÉMOIN.

Milord, c'eſt votre fils ; il nous devient ſacré ...
Dély qu'on a cru mort voit encor la lumiere,
Et ſon état n'eſt point déſeſpéré ;
Nous n'accuſerons point votre fils.

MILORD.

L'Angleterre
Verroit donc ſous ſes yeux les foibleſſes d'un pere
Séduire des témoins, & corrompre la loi !
Ce juge criminel, ce juge, ſeroit moi.
Non, le devoir eſt inflexible,
A tout autre motif l'Anglois eſt inſenſible.
Vous avez vu, vous devez dépoſer :
Mon fils eſt criminel, vous devez l'accuſer :
Allez, & demandez juſtice.

UN TÉMOIN.

Si Dély meurt, il faut que votre fils périſſe.
Nous n'irons point par ce noir ſacrifice,
Dans un deuil éternel plonger votre maiſon.

MILORD.

Vous refuſez... Mon fils, qu'on ſe rende en priſon.
(*Sir-James ſe met en mouvement pour ſortir.*)

SCENE III.

Les Acteurs précédents,

MISS VORTHY, DELY.

MISS VORTHY.

ARRETTEZ... Arrêtez : voicy Dély lui-même !

MILORD, *allant au devant de lui.*

Que vois-je ? Et quel bonheur ſuprême !
Mon cher Dély !..

DÉLY

Milord, mes jours ſont aſſurés.
(*Aux Témoins.*)
Sortez ; tout me condamne, & tout le juſtifie.
(*Les Témoins ſortent.*)

SCENE IV.

MILORD SAINT-ALBANS, DELY, SIR-JAMES, MISS VORTHY.

MISS VORTHY.

(*à demi-voix*).

AH ! Sir-James, reprends tes eſprits égarés.

DÉLY.

Milord, on répond de ma vie,

Ne craignez rien pour moi. Mais vous allez frémir ;
C'eſt un myſtere affreux que je vais découvrir.
Je dois remplir ce triſte miniſtere,
Et réparer mon crime involontaire...
Je viens rendre un fils à ſon pere,
Un époux à ſa femme, à mon cœur un ami.
Non, Sir-James n'eſt point coupable ;
Son frere ſeul l'avoit trahi.
Nous étions les jouets d'un fourbe abominable.
Il aima Miſs Vorthy ; ſon amour dédaigné
Alluma la vengeance en ſon cœur indigné ;
Il m'a caché que Fleins étoit ſon frere ;
Il m'a trompé, ſéduit, pour remplir ſa colere.
Me voyant ſans péril, il m'a tout avoué ;
Et frémiſſant de voir ſon projet échoué,
Loin de nous pour jamais ſon déſeſpoir l'entraîne.
Artiſan de ſes maux, victime de ſa haîne,
Sans parents, ſans amis, ſans patrie & ſans nom,
Et ſeul dans l'univers, errant à l'abandon,
Il emporte avec lui ſon forfait & ſa peine.

MILORD.

Monſtre ! Monſtre exécrable ! Infâme trahiſon !
Souve-toi malheureux, ſauve-toi de ton pere,
Et fuis devant la loi qui s'arme contre toi.
Je te maudis ; tes jours ſont voués à l'effroi,
Et j'appelle ſur eux l'opprobre & la miſere.

MISS VORTHY.

Malheureux Saint-Albans !.. Ah ! Sir-James !

SIR-JAMES.

Ah! mon frere!
Quel effrayante & soudaine lumiere!
Quoi! mon frere!... Dély j'ai violé ma foi,
Et j'ai moi seul allumé sa colere.

MILORD, *revenant d'un profond accablement.*

Laissez ces transports douloureux,
Et daignez respecter un vieillard malheureux....
Insensé, j'ai suivi mon propre caractere;
J'ai cru que la rigueur inflexible & sévere
Étoit le frein du vice, & l'appui des vertus;
J'ai traité mes enfants plus en Juge qu'en pere;
Et c'est moi qui les ai perdus!

DÉLY.

L'amour & l'amitié m'ont rendu bien coupable,
Milord: délivrez-moi du fardeau qui m'accable;
Assurez le bonheur de deux tendres époux,
Béniſſez vos enfants.
(*il les unit, & les presente au Lord Saint Albans.*)

MISS VORTHY & SIR-JAMES.

Je tombe à vos genoux.

MILORD, *les relevant.*

Belle Vorthy, relevez-vous:
Croyez que les vertus ont des droits sur mon ame;
Oublions à jamais une odieuse trame

Dont mon œil effrayé cherche à se détourner.
Si vous pouvez m'aimer, je puis me pardonner.
J'approuve votre hymen, & je le ratifie;
Et moi-même à ses pieds courant me prosterner
Avec Milord Vorthy je me reconcilie.

MISS VORTHY, *se jettant dans ses bras.*

Ah! mon pere!... Ce mot échappe de mon cœur;
Permettez ce transport à ma reconnoissance.

MILORD.

Je la mériterai; voilà ma confiance:
Aimez-moi; je me fais honneur
En relevant par vous une illustre famille.
Je n'ai plus qu'un seul fils; tenez moi lieu de fille:
Allons; & que le Ciel nous soit propice & doux;
Méritons de sa main des destins plus prosperes.
Mon fils, que ce jour soit pour vous
La leçon des maris, & l'école des peres.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Lieutenant-Général de Police, *le Vindicatif*, *Drame*; & je crois qu'on peut en permettre la représentation & l'impression. A Paris, ce 12 Juin 1774.

MARIN.

Vu l'approbation, permis de représenter & d'imprimer, ce 13 Juin 1774.

DE SARTINE.

De l'Imprimerie de Didot, rue pavée, 1774.

PQ
1981
D67V5

Dudoyer de Castels, Gérard
Le vindicatif

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY